Bernard Quiriny

Le village évanoui

roman

Extrait de la publication

Le village évanoui

Bernard Quiriny

Un beau matin de septembre, les habitants de Châtillon-en-Bierre se retrouvent confrontés à un curieux phénomène : il leur devient soudain impossible de quitter leur village. Les routes n'aboutissent plus nulle part, tout comme les coups de téléphone et les e-mails. Après la sidération du début, il faut très vite affronter des questions pratiques (comment manger, se soigner, etc.), puis des questions métaphysiques. Les Châtillonnais sont-ils désormais seuls dans l'univers ? Est-ce un signe de Dieu ?

Jouant de situations tantôt cocasses, tantôt tragiques, Bernard Quiriny signe une savoureuse fable sur la démondialisation doublée d'une interrogation sur le sens de l'existence.

*Né en 1978 en Belgique, Bernard Quiriny est l'auteur au Seuil de nouvelles fantastiques (*Contes carnivores*, Prix Rossel 2008,* Une collection très particulière*, Grand Prix de l'Imaginaire 2013), d'un roman (*Les Assoiffées*) et d'un essai littéraire,* Monsieur Spleen, Notes sur Henri de Régnier *(2013).*

Flammarion

13-I Portrait de Bernard Quiriny par Richard Schroeder © Flammarion

Extrait de la publication

Le village évanoui

Extrait de la publication

Du même auteur

L'Angoisse de la première phrase, Phébus, 2005.
Contes carnivores, Seuil, 2008, Prix Victor Rossel.
Les Assoiffées, Seuil, 2010.
Une collection très particulière, Seuil, 2012, Grand Prix de l'Imaginaire.
Monsieur Spleen (notes sur Henri de Régnier), Seuil, 2013.

Bernard Quiriny

Le village évanoui

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction
de Minh Tran Huy

© Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0813-3337-6

Extrait de la publication

Châtillon-en-Bierre est un village de mille habitants situé au centre de la France, entre Auvergne et Morvan. La grande ville la plus proche, Névry, est à cinquante kilomètres. Il y a dans les environs quelques bourgades moyennes : Corbinand à l'est, Château-Quercy au nord, Clamard au sud, Saint-Bernin-sous-Bois sur la route de Névry ; mais les Châtillonnais pour s'approvisionner vont toujours à Névry, en empruntant la route départementale refaite voilà deux ans et qui à présent ressemble à un magnifique billard goudronné.

Le village a la forme d'un T, avec deux rues perpendiculaires qui forment un coude au niveau de la boucherie Lombard : la rue du Docteur-Edmond et la rue du Docteur-Madiran, du nom de deux personnalités locales de la fin du XIXe siècle.

La rue du Docteur-Madiran compte deux ponts, le premier sur l'Arlon, rivière affluente de la Loire, le second sur le canal de Bierre, voie d'eau creusée à partir de 1795 pour le flottage du bois morvandiau

et utilisé de nos jours pour la navigation de plaisance. Ce canal est flanqué d'un chemin de halage très apprécié par les cyclistes et les randonneurs à cause de ses paysages verdoyants et aussi parce qu'il est tout à fait plat, à l'exception des buttes au niveau des écluses. De nombreux pêcheurs s'y adonnent à leur passion, blasés et silencieux, qui répondent d'un signe las aux saluts aimables des promeneurs.

Ces deux cours d'eau traversant Châtillon présentaient jadis une particularité : grâce à des subsides de l'État, le pont sur le canal fut construit très vite, avant que le canal lui-même fût mis en eau ; le pont sur l'Arlon en revanche ne fut bâti que dans les années 1920, ce qui obligeait à traverser au moyen d'un bac (l'inclinaison actuelle de la rue du Gué, coupée en deux par la rivière, témoigne de l'aménagement de l'époque). Les voyageurs qui passaient par Châtillon avaient ainsi la surprise de traverser successivement une rivière sans pont puis un pont sur rien, situation paradoxale qui donna lieu à un proverbe.

Jusqu'au milieu du XXe siècle Châtillon-en-Bierre fut un village prospère, dont la population compta jusqu'à deux mille quatre cents ans habitants. Outre l'agriculture, l'économie locale pouvait compter sur l'usine de chaussures Beaupion, installée jusque dans les années 1960 dans des bâtiments proches du port du canal. En 1964, l'usine ferma et les hangars furent transformés pour loger une scierie ; celle-ci employa une cinquantaine de personnes dans les années 1970 avant de diminuer son activité. Elle ferma ses portes

Extrait de la publication

en 1991 à la suite d'un incendie. Depuis, les bâtiments vides servent d'abri aux clochards et à certains jeunes du canton, qui s'y livrent à de menus trafics. La municipalité voudrait les réhabiliter pour en faire un complexe sportif, mais les fonds manquent.

Depuis les années 1950, l'exode rural accomplit ses ravages. La population a diminué de moitié en un demi-siècle. Les enfants du village partent à Névry ou ailleurs pour leurs études, rares sont ceux qui reviennent ensuite dans la Bierre. Le nombre d'agriculteurs en particulier a chuté ; les exploitations sont aujourd'hui plus vastes, mais trois fois moins nombreuses qu'il y a trente ans. La fibre agricole demeure cependant forte chez les Châtillonnais, et beaucoup de fils de paysans disent vouloir reprendre la ferme familiale, malgré les conditions de travail éprouvantes et la médiocrité du revenu. L'agriculture reste la mamelle de l'économie bierroise, surtout grâce à l'élevage – la Bierre s'enorgueillit de ses belles vaches charolaises, rustaudes et trapues, qui donnent une viande grasse dont les gourmets estiment qu'elle manque de finesse.

On trouve au village deux boulangeries, deux boucheries, un cabinet médical, une pharmacie, une supérette, une épicerie, un hôtel, un restaurant, une pizzeria, deux succursales de banque et une étude notariale. Le cabinet vétérinaire s'est installé à trois kilomètres sur la route de Névry, non loin d'un affreux bâtiment construit par le syndicat de communes dans les années 1980 et censé abriter une sorte d'office du tourisme, ainsi qu'une salle de

spectacles. Personne ne sait ce qui s'y passe exactement mais il paraît que deux personnes y travaillent à plein temps, et qu'on y voit parfois de la lumière.

À l'entrée du village en venant de Névry s'élève le château, ancienne demeure des seigneurs de Châtillon, édifié vers 970 et reconstruit plusieurs fois au fil des âges. Bâtisse hétéroclite et majestueuse, dont les plus vieilles pierres aujourd'hui datent du XIVe siècle et les plus récentes du XVIIIe. Un beau parc l'entoure, élégamment délimité par le canal qui la ceint comme une douve. Après avoir changé de main à plusieurs reprises depuis les années 1950, le château, racheté par un homme d'affaires, s'est transformé en lieu de séminaires et en gîte de luxe. Il n'est pas ouvert à la visite, sauf lors d'occasions exceptionnelles ; la plupart des villageois n'y ont jamais mis les pieds, ce qui ne les empêche pas d'en être fiers.

L'église Saint-Nicolas, banale et sans charme, domine une placette plantée de marronniers où l'on a construit aussi l'hôtel de ville – signe que la calotte et la République n'ont pas toujours fait mauvais ménage. Derrière l'église s'étend le champ de foire, esplanade goudronnée où se tenait jadis un marché aux bestiaux. On y trouve aussi le terrain de football, le camping, et une salle communale construite au début des années 1970 dans le style absurde de l'époque, avec des formes biscornues et des matériaux de piètre qualité – les mêmes qu'on a utilisés pour bâtir en 1975 l'école maternelle et primaire de la Picherette, du nom de la colline où elle fut édifiée,

et qui après vingt-cinq ans d'usage a commencé de tomber en ruine, en sorte qu'une réhabilitation a eu lieu en 2002. Soixante-dix enfants la fréquentent, trois fois moins qu'il y a trente ans.

Signalons pour finir que Châtillon-en-Bierre est le chef-lieu d'un canton de quatorze communes et trois mille cinq cents habitants, avec une quarantaine de hameaux et des dizaines de fermes. Des chemins agricoles et des voies communales serpentent dans cette campagne, formant un labyrinthe où il est doux l'été de s'aventurer à pied ou à vélo, en prenant garde aux voitures qui roulent toujours à fond, y compris quand les conducteurs sont âgés – habitude déplorable qui augmente le taux de mortalité sur route de 25 % par rapport à la moyenne régionale, malgré les efforts des gendarmes.

Nous en savons assez sur Châtillon-en-Bierre pour mettre fin à ce chapitre introductif ; il sera toujours temps d'ajouter plus loin ce qui n'a pas été dit ici, et de présenter les habitants qui joueront un rôle dans l'histoire. Planter le décor était en tout cas nécessaire car de là, et c'est ainsi que tout commence, nous ne sortirons pas.

*

On dort bien à Châtillon, dans un silence parfait dont les citadins n'ont plus la notion. Le docteur Ruche, qui exerce au village depuis trente ans, pense que le calme est une condition nécessaire à la santé,

Extrait de la publication

et que nombre de ses patients lui doivent leur longévité – beaucoup de Châtillonnais vivent quatre-vingt-dix ans et plus.

La nuit, donc, on n'entend rien, à peine les cris d'un rapace ou le vrombissement léger d'un moteur. Les habitants, qui dorment fenêtre ouverte toute l'année, ont l'impression à partir de vingt et une heures que la vie s'arrête. Personne par conséquent ne prit conscience de l'absence totale de circulation dans le village durant la nuit du 14 au 15 septembre 2012, date fatale où commence notre récit.

Les premiers levés au matin du 15 furent les travailleurs de Névry, ces Châtillonnais qui, faute d'emploi dans la Bierre, avalaient matin et soir quarante kilomètres jusqu'à la capitale départementale. Ils auraient pu déménager pour se rapprocher de leur lieu de travail mais ils étaient attachés au canton, où vivait toute leur famille et où les maisons étaient moins chères, avantages qui compensaient la fatigue du trajet, les dépenses de carburant et l'obligation de se lever tôt – aux Châtillonnais, de toute façon, les journées à rallonge n'ont jamais fait peur.

Hubert Besson et Jean-Jacques Larimé comptaient parmi ces migrants quotidiens et faisaient souvent la route ensemble, car leurs horaires de travail coïncidaient. Le premier était agent des chemins de fer, le second technicien dans une entreprise de plasturgie. Ils partaient tous les matins à six heures quinze, et arrivaient à Névry vers sept heures. Mais, ce 15 septembre 2012, la voiture de Larimé tomba en panne au bout de cinq kilomètres, au lieu-dit de l'Huis-

Extrait de la publication

Merleau, longue ligne droite bordée de champs. Le moteur s'arrêta brusquement ; les phares s'éteignirent, ainsi que les voyants du tableau de bord. Larimé jura, se rangea sur le bas-côté, tira le frein à main puis tenta de redémarrer, en vain. Besson et lui soulevèrent le capot, inspectèrent la mécanique inerte puis, ne voyant rien qui clochât, se résolurent à demander un dépannage.

Jean-Jacques téléphona au garagiste de Ruet, le village le plus proche. La communication échoua. Rien n'allait, décidément.

— Essaie avec ton mobile, dit-il à Hubert.

Son collègue s'exécuta, mais il n'avait pas de tonalité.

— Le réseau doit être en dérangement.

Ils tentèrent alors de contacter le garage Logeux, à Châtillon. La communication passa mais, vu l'heure matinale, il n'y avait personne pour répondre. Au bout de vingt sonneries, Larimé raccrocha en jurant.

— J'appelle ma femme, dit Besson. Elle nous ramènera, puis nous repartirons dans ma voiture.

Ainsi fut fait. Colette, l'épouse d'Hubert, vint chercher les naufragés à l'Huis-Merleau et les rapatria à Châtillon. Là, chacun voulut prévenir son employeur qu'il aurait du retard. Les deux coups de fil aboutirent à des messages d'erreur. Jean-Jacques, Hubert et Colette se regardèrent avec inquiétude.

— C'est tout de même bizarre, murmura Colette.

— Bon, dit Hubert. Assez perdu de temps. En route.

Jean-Jacques pria Colette de signaler au garagiste qu'il faudrait remorquer sa voiture abandonnée à l'Huis-Merleau, et lui confia ses clés ; puis Hubert et lui reprirent la route, avec quarante minutes de retard sur l'horaire.

Las ! Cinq kilomètres après la sortie du village, là où Jean-Jacques était tombé en rade, le moteur hoqueta, puis s'arrêta.

— Je rêve, lâcha Larimé.

Croyant être victimes d'un sortilège, les deux hommes n'osaient rien dire.

— C'est sûrement une blague, dit Besson.

Mais ce n'était pas une blague.

*

La même mésaventure arriva ce jour-là à tous ceux qui voulurent quitter Châtillon en voiture, par toutes les routes possibles. À l'Huis-Merleau, les pannes se succédèrent, toujours au même endroit ; quinze véhicules s'ajoutèrent à ceux d'Hubert et Jean-Jacques, et ce lieu-dit ordinairement si calme devint un parking sauvage, plein de conducteurs incrédules qui soulevaient leur capot en proférant des jurons. Tous tentèrent de téléphoner, mais la communication avec Névry était impossible. Les appels vers Châtillon, en revanche, passaient bien, et chacun de guerre lasse contacta sa famille pour signaler sa position et demander du secours.

Extrait de la publication

Les deux garagistes de Châtillon, Patrice Logeux et René Rémond, furent harcelés toute la matinée. Trente, quarante, cinquante automobilistes réclamaient leurs service dans tout le canton. Les gendarmes, prévenus de ces incidents, décrétèrent que le plus urgent était de dégager les routes, pour empêcher les carambolages. L'adjudant Packiewicz chargea les brigadiers Sourand et Duguit de se transporter à l'Huis-Merleau, et ordonna aux garagistes de les suivre. Sourand et Duguit partirent en trombe au volant de leur estafette bleue, suivis par les dépanneuses et très excités par l'événement.

Mais comme ils approchaient de l'Huis-Merleau, Patrice Logeux fit des appels de phare. Le convoi s'immobilisa. Descendu de son camion, Logeux courut jusqu'aux gendarmes et leur fit part d'une idée qui venait de lui traverser l'esprit.

— Tant de voitures détraquées au même endroit, c'est du jamais-vu. Ça ne peut pas être le fruit du hasard.

— Et alors ? répondit Sourand.

— Ne sommes-nous pas en train de nous jeter dans la gueule du loup, avec votre estafette et nos camions ?

Sourand fronça les sourcils.

— Nous risquons la panne aussi, expliqua Logeux.

Les gendarmes en convinrent. Les dépanneuses firent donc demi-tour, tandis qu'eux continuèrent à pied vers les automobilistes en carafe pour leur expliquer qu'ils devaient laisser provisoirement leur véhicule sur place et revenir à Châtillon, à pied aussi.

Extrait de la publication

Cette information fut accueillie avec l'hostilité qu'on imagine par les naufragés, qui se récrièrent mais ne purent qu'obtempérer.

*

L'épidémie fit des ravages toute la matinée. La rumeur se répandit : un mal mystérieux frappait les voitures. Dès qu'ils étaient prévenus, les Châtillonnais fonçaient vérifier si la leur démarrait, et se trouvaient soulagés de voir que oui. Ils n'avaient pas compris que les problèmes ne se déclenchaient qu'à certains endroits précis, dans une zone maudite qui faisait le tour du village.

Outre les moteurs, il y avait la question du téléphone. On se rendit compte que les appels locaux passaient normalement, mais que les appels nationaux n'aboutissaient pas. Le problème touchait les fixes, les portables, et tous les opérateurs. Ainsi les gendarmes et le maire Sylvestre Agnelet échouèrent-ils à joindre la préfecture, malgré de nombreuses tentatives.

— Envoyons-leur un e-mail, suggéra le maire.

Mais l'ordinateur n'afficha qu'un échec.

— C'est incroyable, murmura l'adjudant Packiewicz.

Faisant l'analogie avec le téléphone, la femme du brigadier Duguit eut l'idée d'envoyer un e-mail à sa voisine. Stupeur : le message passa, et on put vérifier tout de suite chez sa destinataire qu'elle l'avait bien

Extrait de la publication

reçu. L'ingénieuse épouse se connecta ensuite avec succès sur la page du syndicat d'initiative de Châtillon, sur celle du cybercafé local ainsi que sur le blog de sa fille, qui vivait dans un hameau tout proche. Elle consulta également le site du *Journal de la Bierre*, dont les bureaux étaient à Névry ; le logo du journal et les menus déroulants s'affichaient normalement, mais le reste était invisible. On cliqua par curiosité sur diverses rubriques, en vain, jusqu'à « Châtillon ». Là, l'information s'afficha instantanément.

— On dirait que nous n'avons accès qu'aux nouvelles qui nous concernent.

*

Les voitures étaient bloquées par un mur invisible qui les mettait hors d'usage, mais les vélos ?

Luc Rambier, facteur, voulut en avoir le cœur net. Il partit sur son clou de service en direction de Névry, et découvrit à l'Huis-Merleau la file de voitures rangées sur l'accotement. La plupart des conducteurs étaient repartis, mais quelques-uns refusaient d'abandonner leur véhicule et tentaient toujours de déterminer la cause du dérangement.

— Ce qui m'étonne, souligna l'un d'eux, c'est que nous sommes bloqués ici depuis trois heures et que personne n'est venu en sens inverse.

— Peut-être que le phénomène est symétrique, répondit Rambier.

— Symétrique ?

Extrait de la publication

— Les voitures qui quittent Châtillon tombent en panne au bout de quelques kilomètres. On peut imaginer que celles qui arrivent à Châtillon tombent en panne aussi.

— C'est judicieux.

— Merci.

— Il faudrait vérifier.

— C'est bien mon idée.

Et Luc Rambier poursuivit sa route. Cet athlète expédiait quotidiennement une tournée de vingt-cinq kilomètres avec quatre sacs de courrier accrochés à son cadre ; il faisait aussi le dimanche des sorties de cent kilomètres sur son vélo de course, avec des moyennes de trente-cinq kilomètres / heure quand il était en forme. Autant dire qu'il serait tout de suite à Ruet, le prochain village, cinq kilomètres plus loin. Du moins le croyait-il. Car, au bout de dix minutes, il n'y avait toujours pas de maisons en vue. La ligne droite où il roulait semblait sans fin, comme si elle s'étirait à mesure qu'il avançait. C'était troublant ; la géographie de ces lieux qu'il connaissait bien lui parut changée, sans qu'il pût dire en quoi.

Après vingt minutes d'efforts, toujours rien. Quelque chose clochait. Chaque coup de pédale semblait rajouter à la distance à parcourir. On aurait dit le paradoxe de Zénon.

Luc Rambier se sentit tout à coup très angoissé. Les informations que lui délivraient ses sens n'étaient pas vraisemblables. Il décida malgré tout de poursuivre ;

il roula une heure, une heure trente – finalement deux heures. Il avait soif, et sentait ses mollets durcir.

Il ralentit et mit pied à terre, contempla la route déserte et droite à perte de vue, et comprit qu'il n'arriverait jamais à destination. Il fit demi-tour.

Midi sonnait au clocher quand il rentra à Châtillon épuisé. Il fit sensation en déclarant que quitter Châtillon n'était décidément plus possible, même à vélo.

*

Tout le village se retrouva dans la rue. Le car scolaire qui emmenait les enfants au collège de Moulins-Dusol, à quinze kilomètres, était tombé en panne non loin d'Ahuy ; le chauffeur, ayant pris des consignes par téléphone auprès des gendarmes, avait rapatrié ses ouailles en file indienne jusqu'au village. Excités comme le sont les enfants quand survient l'imprévu, les collégiens s'égaillaient à présent dans la ville, rajoutant à l'animation ambiante.

L'atmosphère était à mi-chemin entre la panique et l'amusement, la crise sanitaire et la fête populaire. Les Châtillonnais pensaient que le problème était provisoire, à la façon d'une panne électrique. De l'autre côté de la frontière pour l'heure infranchissable, des techniciens et spécialistes en tous genres s'activaient sûrement à rétablir les communications, et bientôt les secours, la police et la télévision les délivreraient. Certains se réjouissaient par anticipation de la publicité que ce phénomène ferait à la

Extrait de la publication

ville, imaginant le journal du lendemain et son titre à la une : « Le village coupé du monde », « Prisonniers chez eux toute une journée », etc.

D'autres cependant, plus sombres, peinaient à prendre les choses à la plaisanterie. Ils ne disaient rien, pour ne pas donner l'impression d'avoir peur, mais ils trouvaient que ces perturbations n'auguraient rien de bon. Il y avait en outre plus grave que l'impossibilité de sortir de Châtillon : l'impossibilité d'y entrer. Personne n'était venu ce matin-là, ni le distributeur de journaux, ni le livreur de la supérette, ni l'infirmière qui n'avait pas honoré ses rendez-vous. Châtillon-en-Bierre semblait s'être transformé en un piège immense et sans parois, sans qu'on sache qui l'avait posé.

Diverses théories furent avancées. L'hypothèse la plus populaire était celle d'une tempête magnétique, qui expliquerait à la fois le dérèglement des moteurs et les dérangements du téléphone. Personne ne savait de quoi il s'agissait au juste, mais l'expression avait le prestige ésotérique de la science. On ignorait en revanche pourquoi cette tempête ne soufflait apparemment qu'à certains endroits, encerclant le village mais laissant l'intérieur indemne.

On parla aussi du camion-citerne qui la veille avait traversé le centre-bourg ; rien n'interdisait de croire qu'il transportait des produits dangereux, et qu'il avait laissé s'échapper des gaz responsables du désordre actuel. Déjà certains s'emportaient contre le maire, qui aurait dû prendre un arrêté contre ces

Extrait de la publication

convois chimiques ; mais cette théorie présentait les mêmes faiblesses que la précédente.

Les jeunes suggérèrent qu'il s'agissait d'un test grandeur nature organisé par le gouvernement ou par l'armée, pour évaluer la capacité des Français à faire face aux catastrophes. La commune avait été tirée au sort parmi des milliers, et une armada d'ingénieurs et de technocrates surveillaient les réactions des Châtillonnais au moyen de microphones à longue portée et de caméras embarquées dans des avions.

D'autres affirmaient que tout cela n'était qu'un canular, une farce grandiose inventée par un animateur de télévision connu pour ses coups spectaculaires, et qui ne tarderait pas à surgir de sa cachette pour tout révéler en s'esclaffant.

Le maire Agnelet allait et venait parmi ses administrés, recueillant conseils et récriminations, rassurant les inquiets, écoutant les optimistes. Il oscillait lui-même entre l'angoisse et l'euphorie : l'angoisse parce qu'il était juridiquement responsable des accidents qui frappaient sa bourgade, l'euphorie parce que cette crise le transformait en chef de guerre. Aussi sentait-il monter en lui une résolution et un élan nouveaux ; il allait montrer aux Châtillonnais qu'ils avaient bien fait de l'élire.

« Ne soyez pas inquiets, disait-il. Tout cela ne va pas durer. »

« Non, nous ne savons pas ce qui se passe, et nous n'avons pas pu appeler l'extérieur. Mais nous mettons tout en œuvre pour joindre le préfet, et je pense que nous aurons bientôt des nouvelles. »

Emporté par son enthousiasme, il prenait le ton de l'humour :

« Pour le moment, personne n'est mort, n'est-ce pas ? »

Et, à force de répéter, pour empêcher l'affolement, que les choses allaient s'arranger, il s'en persuada lui-même.

Une réunion fut organisée à la salle communale à seize heures. La secrétaire de mairie imprima cinquante affiches qui furent placardées dans le canton, et on réquisitionna le mégaphone des pompiers pour une annonce vocale.

Mille personnes affluèrent en début d'après-midi. La salle étant trop petite, la réunion fut délocalisée sur le terrain de football, où fut dressée une estrade et installée la sonorisation habituellement utilisée pour les bals.

À seize heures le maire Agnelet s'empara du micro, fébrile, et s'éclaircit la gorge. Il n'avait pas préparé son texte, voulant rester naturel ; mais il n'avait jamais parlé devant une assemblée si nombreuse, ni dans des circonstances aussi étranges, et il fut pris d'un trac inhabituel. Il se composa une mine grave.

— Bien. Mes chers concitoyens…

Un grand silence s'abattit sur la foule.

— Comme vous l'avez constaté, il semble que Châtillon et ses environs soient en proie à des phénomènes, hum… inexplicables, qui ont commencé ce matin, ou la nuit dernière. Vous savez tous en quoi ils consistent, certains d'entre vous les ont expérimentés dans leur voiture, et tout le monde a

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELJN000512.N001
Dépôt légal : janvier 2014

Extrait de la publication